Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 29 février 1780

Expéditieur(s) : D'Alembert

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Citer cette page

D'Alembert, Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 29 février 1780, 1780-02-29

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG); projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 09/11/2025 sur la plate-forme EMAN : https://eman-archives.org/dalembert/items/show/1325

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitLes deux lettres que j'ai reçues de Votre Majesté...

RésuméA reçu coup sur coup deux l. de Fréd. II restées trois semaines en route. Renseigné sur la santé de Fréd. II par le baron de Goltz. A reçu les six exemplaires du Commentaire sur la Barbe-bleue, qu'il a distribués. Suggère à Fréd. II de faire célébrer un service funèbre dans l'église catholique de Berlin pour Volt. Le parlement de Rouen favorise l'administration de la justice. Launay est venu à ses réunions tri hebdomadaires. Ordonnances de Fréd. II. Rulhière demande des mém. sur la Pologne à Fréd. II.

Justification de la datationNon renseigné Numéro inventaire80.10 Identifiant915 NumPappas1787

Présentation

Sous-titre1787 Date1780-02-29

Mentions légales

- Fiche: Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG); projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné
Publication de la lettrePreuss XXV, n° 214, p. 140-143
Lieu d'expéditionParis
DestinataireFrédéric II
Lieu de destinationPotsdam
Contexte géographiquePotsdam

Information générales

LangueFrançais Sourceimpr., « Paris » Localisation du documentNon renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/RemarquesNon renseigné Auteur(s) de l'analyseNon renseigné Notice créée par <u>Irène Passeron</u> Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

Prouss XXV, 214, pp. 140-143 23 février 1780 D'Alembert à Frédéric II

Paylas 1787 Jru. 915

140 I. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC

quee: il m a combitt d'abstraction en abstraction dans un lalerinthe d'obscurités où mon pauvre esprit se serait perdu, si notebon Subse M. Merian a ne m'avait retiré des sublines régions infinitésimales pour me remettre sur ce globe abjett et brut ou je vegete. Entite M. Achard m'a appris ce que pest que l'air fixe. et il m'a fait convenir sans peine que la manere a une infinité de propriétés qui ont échappé jusqu'ici à patre connaissance, et aus ce ne sera qu'en suivant Decon, à force de faire des expériences, que nous pourrons, avec le terges, étendre de quelques degrés la sphere étroite de nos connaissantes. Malheurensement les premiers principes des choses demeureront à jamais hors de la pertée de notre fainle pénétration. Tel esten abrégé le petit cour academique que j'ai fait durant ma maladie. Cela ne valait pa la peine de le communiquer au sublime Anaxogoras: non san doute si j'avais en quelque chose de plus intéressant à lui approdre, je l'aurais fait.

Sur ce, etc.

214 DE D'ALEMBERT.

Paris an livrier 1780.

Sing.

Les deux lettres que j'al reçues de Votre Majesté à peu de jour l'une de l'autre, et qui ont été assez longtemps en route (car je ne les ai eues qu'à trois semaines de date), sont venues bien à propos pour calmer l'inquiétude où m'avaient mis des propoblasardés et indiscrets sur la santé de V. M. M. le baron de Golt m'avait, il est vrai, fort rassuré en me certifiant le peu de fondement de ces mauvaises nouvelles. Mais, Sire, on craint d'autant plus, qu'on aime davantage; et j'avais besoin que V. M. m'assurât elle-même de son état, non seulement en daignant entier avec moi dans quelque détail sur un sujet qui m'intéresse si vivement, mais en m'écrivant deux lettres, dont l'une, par son ex-

Toyer U.XIX, p. 1937, et t. XXIII ; p. 213;

trême gaité, et l'antre, par sa philosophie pleine à la fois de senshilité et de force, ne peuvent être l'ouvrage d'un malade. Conervez. Sire, longtemps encore cette santé si précieuse à tant d'houmes, et si redoutable aux ennemis de la paix. Des hommes tels que vous devraient être immortels, et c'est un des malheurs de l'humanité que de les perdre.

Je n'ai reçu que depuis très-peu de jours les six exemplaires que V. M. a bien voulu m'envoyer du très-plaisant et très-philosophique Commentaire sur la Barbe-bleue, et je les ai donnés à des hommes digres de recevoir ce présent et d'en sentir le prix. admirateurs, ainsi que moi, de V. M., et qui, sans la connaître autrement que par la renommée, lui sont presque aussi dévoués que je le suis. J'ai relu, Sire, il y a peu de jours, cet excellent Commentaire, et j'ai été étouné qu'une idée tout à la fois si heureuse et si naturelle pour se moquer de tout ce que le sot peuple enemes ne fut encore venue à personne; car il est bien évident que tous les commentaires sur Isaïe, Ézéchiel et Barneli ne sont pas plus clairs que le vôtre, et sont beaucoup moins plaisants, Oh! que si la presse était un peu plus libre en France, j'annais Lit un bon article de ce Commentaire pour l'un de nos journaux. quaque, à vous dire le vrai. Sire, il y a bien peu de journaux qui soient dignes d'un tel morceau, par toutes les sottises qu'ils renferment. Si je ne puis pas faire connaître cet ouvrage aux Velches, je le ferai connaître du moins à tous ceux qui sont dignes de le lire, et dont le nombre s'augmente de jour en jour, grâce à l'exemple que V. M. donne à l'Europe du plus profond mépris pour toutes les superstitions humaines. V. M. a bien raison d'être udignée du traitement que ces superstitions ont valu en France ala mémoire de Voltaire; j'oscrais vous proposer, Sire, une petite reparation qui mortificrait un peu les fanatiques; ce serait de lui faire faire dans l'église catholique de Berlin le service funèbre que nos prélats velches lui ont refusé. On vient encore d'insulter a mémoire d'une manière indécente dans un plaidoyer fait au parlement de Ronen par un consciller au parlement de Paris. Von parlements, Sire, sont plus plats et plus ignorants que la Schome, et c'est assurément beaucoup dire.

M de Launay, qui compte partir incessamment pour aller

rendre compte à V. M. de tout ce qu'il a vu de bou et de manvais dans ce pays, est venu plusieurs fois à des assemblées où je rémis trois fois par semaine les gens de lettres et les gens du monde les plus instruits; et il pourra dire à V. M. qu'il n'y a paune scule de ces conversations où chacun n'exprime, avec antam de force que d'intérêt, les sentiments d'admiration et de respendont il est pénétré pour vous. Vous venez, Sire, de nourrir encore des sentiments si justes par les belles ordonnances que vou avez rendues en dernier lieu pour l'administration de la justice. et que les plus sages législateurs auraient enviées à V. M. Que feriez-vous. Sire, de tant de juges français bien convaincus, um pas sculement d'avoir vexé, comme ceux de Cüstrin, un malbenreux paysan, mais d'avoir fait périr des innocents dans les supplices? Aussi me revient-il que quelques-uns de nos cannibales parlementaires trouvent bien rigoureuse (car ils n'osent pas se servir d'un autre mot) la punition que V. M. a faite de ces magistrats prévarienteurs. Leur censure est un éloge de plus.

Un homme de lettres de beaucoup d'esprit. M. de Rullière. qui a en l'honneur, il y a trois ou quatre ans, de faire sa cour à V. M. . b et qui est auteur d'une relation très-eurieuse et tresbien écrite de la catastrophe de Pierre III, s'occupe depuis plusieurs années d'une histoire de la révolution de Pologne et du partage de ce pays. Comme il a surtout à cœur de dire la vêrité, et par conséquent d'exprimer dans cet ouvrage les justo sentiments d'admiration dont il est pénétré pour V. M., il m'a prié. Sire. de vous demander s'il n'y aurait point d'indiscrétim à témoigner à V. M. le désir qu'il aurait qu'elle voulût bien hi procurer sur cet important événement des mémoires dont il sentirait tout le prix, et dont il ferait le plus intéressant usage, et se soumettant d'ailleurs aux conditions que V. M. pourrait exiger. Il attend. Sire, avec la plus grande impatience ce que V. M. vondra bien me répondre à ce sujet.

Je suis avec les sentiments profonds et tendres de respect-

Voyez ci-drone, p. 53.

Décision du Roi, du 11 décembre 1779, dans le procès du memier Anne. mild. Vuyer 1.-D.-F. Peenss, Frædrich der Grosse, eine Lehensgeschulde. i. III. p. 381-4rz. 494 et 495.

L'admiration et de reconnaissance que je vous ai voués depuis près de quarante ans, etc.

213. A D'ALEMBERT.

Le 26 mars 178a.

I faut que les mauvais chemins aient retarde l'arrivée des postes; tay a mi picates mi capres sur terre ferme entre nous of Paris, de -ele que l'incrruption de notre correspondance ny pent s'attriser qu'à la délgacle des rivières et à la crue des caux, qui ont par les routes. Netre lettre également doit ayour été trois sesaines en chemin; elle n'en a pas êté moins hen reçue; les belles ames gagnent à se l'êge attendre. A l'égaya de ma santé, vous esez présumer naturellement que, parvenu à soixante-huit ans y me ressens des infirmités de l'age. Thutôt la goutte, tantôt la satique, tantôt quelque fierre éphynère s'annisent aux dépens r mon existence, et me préparent à quitter l'étni use de mon une. Il semble que la nature verille nous dégoûter de la vie par · moven des infirmités dont sile hous accable sur la fin de resous. C'est le cas de dire avec l'empereur Marc-Aurèle qu'on se resigne sans murmurer à sout ce que le lois éternelles de la ma ore nous condamnent à jouffeir.

Mais quittons un sujet si grave pour des objets plus amusants. Il se peut que Barbe-bleue vous ait amusé; Ndée n'en était pas mauvaise. Si ce sujet avait été traité par Voltaire, sa plume au at bien su autrement l'embellir. J'ai maintenant jei un docteur souhonne à qui me donne des leçons d'absurdités héologiques out je profite à vue d'œil : j'ai appris de lui ce qu'est l'intention aterne et intention externe, chose curiouse que, tout grand phismophe pue vous ètes, vous ignorex; il m'a enseigné des formules me déraison inconcevable, dont je compte faire usage dans le

^{*} Labbe Duval du Peyrau, lecteur du Roi. Voyes les Anchdolen von Könnwah II., publices par Fr. Nicolaï, cultier II. p. 132 et 133.